

On dinâ dè dou francs

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **30 (1892)**

Heft 25

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193020>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et tout le monde été obligé de saluté cette chapeau.

Et dans le même contrée été un chasseur de chamois très intelligent, qui appelé William Tell, et il passé avec son carabeïne sour le dos et son gasson à la main, et il ne voulé pas saluté le chapeau parce qu'il méprisé le governor.

Le gendarme crié :

— Voulez-vous saluté tout de suite ou non !...

Et Tell répondé :

— Je fiché moa de cette capuchon.

Dans ce moment le governor arrivé à cheval avec ses demoiselles, vous savé, et il n'aimé pas Tell parce qu'il été un peu nihiliste, et quand le gendarme crié : « Mossieu le governor, il ne saluté pas le chapeau, » le governor demandé loui :

— Pourquoi ne montré-vous pas de l'obédiens à moa ?...

Et Tell disé :

— Parce que vous chicané toujours le péple.

Et Kessler demanda :

— Celui-là gasson est-il votre fils ?

Tell répondé :

— Yes, il été.

Alors Kessler prené une pomme rouge et metté sur la tête du gasson et disé à Tell :

— Préné votre carabeïne et tiré. Si vous attrapé le gasson et pas la pomme, il été fini, et si vous attrapé pas le gasson et pas la pomme, vous été jeté au cachot, et si vous attrapé la pomme et pas le gasson, vous été délivré.

Et Tell metté deux cartiouches dans son fousil et il tiré et il a attrapé la pomme et pas le gasson, et tous les Souisses crié : Bravo ! William.

Et le governor été fiourieuse et demandé à Tell :

— Pourquoi avez-vous metté une si-conde cartiouches dans le fousil ?...

Tell tremblé de colère et répondé :

— Si j'attrapé mon fils, j'attrapé aussi vous, et flambé !

Et Kessler disé :

— Ah ! vous paalé comme ça de moa, misérèble ! Gendarme prené loui et mené tout de suite à Floulen dans le bateau à vapeu pour transporté dans mon château et enfermé.

Et Kessler prené des billets pour loui et les demoiselles et il parté avec le même bateau.

Et quand il passé devant son chapelle, Tell sauté sur le rivèdge et couré dans le chapelle et fermé la porte, et les navigateurs ne pouvé pas arrêté parce que le lac faisait des mouvements très désagréables. Et le governor juré terriblement.

Quand le bateau continué son voyage, Tell couré dans un tunnel, près de Kioussnacht, et attendé Kessler ; et quand il arrivé à cheval, avec ses demoiselles, Tell prené son carabeïne et

tué le governor ; et quand il été tué le governor tombé du cheval et il été mort toute.

Et Tell été beaucoup satisfait et essuyé son carabeïne, et il a chanté : *God save the queen.*

...

Cette jolie parodie de l'histoire de Guillaume-Tell a paru dans le *Berner Heim*, rédigé par M. le pasteur Strasser, de Grindelwald.

M. Emile Zola, qui s'est fermé jusqu'ici les portes de l'Académie française, par ses écrits empreints d'un réalisme qui va souvent jusqu'à la crudité, est peut-être jugé trop sévèrement, quant à son caractère, par le grand public. Nombre de gens se le représentent sans doute comme un homme blasé sur les choses de la vie, inaccessible aux tendres sentiments, aux impressions douces et poétiques. Ils se trompent ; car rien de plus frais, de plus charmant que ces vers, publiés par *l'Echo de la Semaine*.

Ce que je veux.

Ce que je veux, sur le coteau,
C'est, lorsque mai vient nous sourire,
Une cabane qui se mire
Dans le miroir clair d'un ruisseau.

C'est un nid perdu sous les branches,
Où ne conduise aucun chemin,
Un nid qui n'ait d'autre voisin
Que le nid des colombes blanches.

Ce que je veux à l'horizon,
C'est au pied d'une roche grise,
Un bouquet de pins dont la brise,
Le soir, apporte la chanson ;

C'est une suite de vallées,
Où les rivières, dans leurs jeux,
Errent d'un pas capricieux,
Blanches sous les vertes feuillées ;

Où les vieux oliviers songeurs
Courbent leurs têtes grisonnantes,
Où les vignes, folles amantes,
Grimpent gaiement sur les hauteurs.

Ce que je veux pour mon royaume,
C'est, à ma porte, un frais sentier,
Berceau formé d'un églantier
Et long comme trois brins de chaume ;

Un tapis de mousse odorant,
Semé de thym et de lavande,
Seigneurie à peine aussi grande
Que le jardin d'un enfant.

Ce que je veux dans ma retraite,
Créant un peuple à mon désert,
C'est voir sous le feuillage vert
Flotter mes rêves de poète.

Mais avant tout, ce que je veux,
Sans quoi j'abdique et me retire,
Ce que je veux dans mon empire,
C'est une reine aux blonds cheveux ;

Reine d'amour à la voix douce,
Au front pensif, aux yeux noyés,
Et dont les mignons petits pieds
Ne fanent pas les brins de mousse.

Emile ZOLA.

(Aix, mai 1850).

Histoire de cuillères.

La petite histoire suivante nous est racontée par un de nos abonnés. Elle s'est passée, dit-il, dans une ville d'Alsace, où il était en séjour.

Il y avait grand gala chez un riche négociant de l'endroit, à l'occasion d'un anniversaire de famille, et les invités étaient nombreux. Deux de ceux-ci, Jérémie et Isaac, étaient, paraît-il, fort peu scrupuleux à l'endroit du bien d'autrui ; aussi, lorsque le dîner terminé, on apporta le café, leur cupidité fût-elle singulièrement éveillée à la vue des superbes cuillères d'argent qu'ils avaient devant eux. L'idée d'emporter un petit souvenir de cette belle journée leur paraissait toute naturelle à l'un et à l'autre, sans cependant que Jérémie sût ce qui se passait dans l'esprit d'Isaac, et réciproquement.

Mais comment faire pour se procurer ce plaisir ?... Là était la difficulté.

On parut au salon où la soirée doit se terminer. Seuls, Jérémie et Isaac s'attardent dans la salle à manger. Enfin Isaac croyant n'être vu de personne, prend délicatement une cuillère et la fourre dans la poche de son habit... Une dame se met au piano, une autre lui succède, et bientôt Jérémie est invité par son hôte à continuer la série des productions :

— Vous m'exquiserez beaucoup, dit-il, si che ne sais ni chanter, ni déclamer. A frai tire, je ne sais rien, sauf peut-être une petite tour d'adresse qui pourrait fous intéresser. Abordez-moi, s'il vous blait, un betite quillère comme celles que nous afions pour le café ; mais bas un autre, au moins.

La cuillère est apportée. Jérémie la fait circuler de manière à ce que chacun puisse se convaincre qu'il va faire un tour, et qu'il ne procède pas comme un vulgaire escamoteur, qui se sert de cuillères de carton ou de papier.

Très ostensiblement, et après quelques passes, Jérémie met la cuillère dans la poche de son habit.

— Fous croyez beut-être le quiller il être dans mon boche ?... c'est bas frai ; regardez seulement ; il être dans la poche à mossié Isaac !

Il va sans dire que Jérémie a gardé la cuillère qu'il avait mise en poche et que le pauvre Isaac ne s'attendait pas à un tel dénouement : A voleur, voleur et demi !

On dinâ dè dou francs.

Lâi a dâi dzeins que ne sè cozonz pa pi bin adràî lào viâ quand faut payi son medzi et son bâirè et que, quand vont dein lo défrou, sè repéssont avoué on crotson dè pan set et on talon dè toma que fourront dein lào pantet dè veste devant dè parti, na pas medzi onna bouna assiétâ dè soupa po 15 centimes,

que cein l'ao farâi bin mé dè bin. Mâ se n'ont pas fauta dè p'ayi, c'est on outra tsanson : l'agaffont coumeint dâi l'ao et fifont coumeint dâi z'eimbochâo, et quand n'ia pas mèche dè fère autrameint què dè petsalâ, eh bin, on ne fâ min dè resto et on rupè po se n'ardzeint.

On gaillâ qu'étâi z'u pè la vela et que n'avâi pas pu preindrè tot son medzi avoué li, s'étâi resou à dinâ de sorta, ka cheintâi corrè lè ratès dein son veintro. Ein passeint dein 'na tserrâire, ye ve onna pancarta alliettàie à la porta d'on cabaret, iò y'avâi marquâ dessus : Diner à 2 francs, vin compris, de midi à 2 heures. — Vouâiquie me n'affèrè, se sè peinsâ lo compagnon, et âo picolon dè midzo, l'eintrè dein stu cabaret, iò dèmandè à medzi. On lâi baillè d'aboo dè la soupa, et ein après dâo bouli, dâi z'épenatsès, dâo ruti, dâi truffès, dè la salarda âo rampon et dè la tsai dè pudzin, sein comptâ lo demi-litre, la sau, lo pan, lo pâivro et la moutarda. Po bon, cein étâi bon ; assebin lo gaillâ s'ein reletsâ lè pottès.

Quand l'eut tot reduit cein qu'on lâi avâi apporta, dèmandè à redroblâ lo bouli, qu'étâi bigrenette on outro affèrè què cé dâo banquiet dè l'abâyi, qu'étâi coriace coumeint on empeigne, et pi après, retapè po on demi et po onna sèconda rachon dè ruti, que lo someiller ne savâi pas què sè derè dè vairè on pètro tant molési à garni, et diabe lo pas que lo lulu débantsâ tant qu'à duè z'hâorès, que dèmandâ lo compto.

Lo carbatier s'aminè et lâi fâ : c'est quatre francs cinquanta !

— Coumeint ! quatre francs cinquanta ? onna râva ! vo crâidè dè m'écorts ! Eh bin vo n'âi pas trovâ voutron fou. Vo dâivo dou francs et pas on foutro dè plie.

— Dou francs ! on gaillâ qu'a rupâ coumeint quatre ?

— Eh bin ! porqu'è ai-vo met dévant voutra gargotte qu'on châi poivè dinâ du midzo à duè z'hâorès po dou francs. Su restâ justo lo teimps et se vo n'ètès pas conteint vo pâodè allâ vo fère razâ.

Et lo gaillâ tsampè onna pice dè dou francs su la trabilia, preind son bâton qu'étâi appoyi âo câro de la tsambra à bâirè, et tracè frou ein laisseint lo carbatier, tant ébaubi, que lo laissâ traci sein savâi què derè, tandi que eiliâo monsu dè vela que bévessont lo café à l'édhie, se tagnont lè coutès et ne poivont pas s'ein ravâi dâo tor que lo lulu vegnâi dè djuî âo corbatier, que passavè portant po on mâlin coo.

Le bois de Chillon.

Dimanche dernier, il faisait un temps splendide. Dans l'après-midi, mon ami Marius vint me voir et, sans qu'il fût besoin de discuter longuement, nous décidâmes de profiter de cette belle jour-

née pour faire une promenade dans les environs. Comme sur des questions de ce genre nous tombons toujours d'accord, notre but fut bientôt fixé.

Vous connaissez Chillon et son antique manoir ; vous avez parcouru plusieurs fois ses grandes salles, admiré leurs anciennes boiseries et les peintures chevaleresques qui les décorent ; vous avez sans doute arpenté ses noirs souterrains et visité le château jusque dans ses moindres détails ; mais avez-vous, en quittant le pont-levis, jeté un coup d'œil sur le verdoyant coteau, sur le délicieux bois qui, sous forme d'un mamelon, vient se terminer presque à vos pieds ?

Avez-vous jeté vos regards sur ce taillis touffu qui sert de gracieux décor au vieux donjon que vous laissez derrière vous et à l'ensemble de tout ce paysage ? J'en doute : comme beaucoup de promeneurs, vous vous êtes empressé de diriger vos pas vers la station la plus voisine, absorbé que vous étiez par les sombres souvenirs de Bonivard et du comte Pierre. Et pourtant, comme il est charmant ce petit bois qu'on appelle le bois de Chillon ! Combien de souvenirs n'évoque-t-il à notre mémoire ! des souvenirs d'enfance, alors que nous y allions cueillir des fraises, des framboises, des mûres, des myrtilles, des noisettes et une foule d'autres bonnes choses ; des souvenirs historiques, car c'est dans ce bois qu'il y a plus de trois siècles, les soldats du comte Pierre étaient cachés pour défendre le château menacé par nos souverains seigneurs de Berne... et tant d'autres.

Non ! si vous retournez visiter Chillon, faites comme nous avons fait dimanche, mon ami et moi ; lancez-vous furtivement dans ce bois et vous verrez que rien n'y manque : fraîcheur, verdure, ombrage, gazouillement d'oiseaux, tout s'y rencontre à merveille, comme à l'Eden.

Un charmant petit sentier part de la grande route et s'enfuit en serpentant au milieu des sapins, des broussailles, des mélèzes, des chênes, véritables colosses qui pourraient peut-être nous raconter bien des choses sur les événements des temps passés.

Après une demi-heure de marche, vous arrivez au sommet du coteau ; c'est un magnifique plateau planté de superbes châtaigniers ; au centre, une charmante maison d'habitation. Une rose au milieu d'un bouquet. De ce plateau, la vue est splendide : à vos pieds, les tourelles crénelées de l'antique manoir se dressent majestueusement ; à droite, Veytaux, Montreux, Clarens, avec leurs nombreuses villas ; à gauche, Villeneuve et son illette ; tout au fond, la dent du Midi, avec ses cimes neigeuses, le Val d'Illiez, les Cornettes, etc. Sur le lac,

qui se déroule à l'infini devant vous, vous apercevez sillonner bateaux à vapeur, barques, bateaux de promenades. Près du Bouveret, vous remarquez une immense tache blanche sur cette nappe azurée et vous vous demandez ce qui vient ternir ainsi ce magnifique tableau. C'est le Rhône mêlant ses flots aux ondes limpides du lac.

Le plateau sur lequel vous êtes arrivé se nomme *Champ-Babeau* ; j'ignore pourquoi.

Ce plateau est, comme je l'ai dit, planté de superbes châtaigniers qui vous invitent tout naturellement à profiter de leur ombrage. Marius s'étendit de tout son long et j'en fis de même.

Le tableau qu'il venait de voir, bien qu'il lui fût déjà connu, lui remit en mémoire cette romance, qu'il se mit à chanter :

La connais-tu, la vague d'un bleu sombre,
Qui de Chillon baigne l'antique mur ?
Des rocs d'Arvel, as-tu vu la grande ombre,
Se découper dans cette mer d'azur ?

L'auteur de cette romance, me dit-il, doit avoir passé par là, qu'en dis-tu, Camille ?

— Très probablement, lui répondis-je, et il entama les couplets suivants :

De ces beaux lieux, connais-tu tous les charmes !
As-tu dansé sous le vieux châtaigner !
Dans ton enfance as-tu versé des larmes,
Sur les malheurs d'un noble prisonnier ?
Etc, etc.

Enfin, cette promenade dans le bois de Chillon est si délicieuse à cette saison, que je n'ai pu m'empêcher de la recommander aux lecteurs du *Conteur vaudois*.

Aigle, 13 juin 1892. C. T.

L. MONNET.

FAVEY, GROGNOZ ET L'ASSESSUR

A L'EXPOSITION UNIVERSELLE ET A LA FÊTE
DES VIGNERONS.

Orné de nombreuses vignettes.

En vente au bureau du *Conteur Vandois* et
dans toutes les librairies. — Prix 2 fr.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,25. Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48, —. — Canton de Genève 3 % à fr. 103,25. De Serbie 3 % à fr. 79, —. — Bari, à fr. 58, —. — Barletta, à fr. 38, —. — Milan 1861, à fr. 38, —. — Milan 1886, à fr. 41,50. — Venise, à fr. 25,50. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 103, —. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,58. — Croix-Blanche de Hollande, à fr. 13,50. — Tabacs serbes, à fr. 12, —. *Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud. — 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.*

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD